

SOuth WEst TOwnship

FOR USE BY WHITE PERSONS

THESE PUBLIC PREMISES AND THE AMENITIES
THEREOF HAVE BEEN RESERVED FOR THE
EXCLUSIVE USE OF WHITE PERSONS.

By Order Provincial Secretary

VIR GEBRUIK DEUR BLANKES

HIERDIE OPENBARE PERSEEL EN DIE GERIEWE
DAARVAN IS VIR DIE UITSLUITLIKE GEBRUIK
VAN BLANKES AANGEWYS.

Op Las Provinsiale Sekretaris



Johannesburg, le 23 Décembre 1976

Chère Maman,

Je t'écris ces quelques lignes, afin de partager, avec toi, cette fête de Noël. Je dispose de quelques semaines de congés et pourtant nous ne viendrons pas te visiter. Je sais que la nouvelle de la privation de tes petits-enfants en ces jours de fêtes, sera comme un coup de couteau dans cette poitrine qui renferme le coeur que j'aime tant.

Ne pleure pas et prend soin de peser chacun des mots qui vont suivrent !

Je t'aime Maman, je t'ai toujours aimé. J'ai partagé avec toi les instants de bonheur, les jours de douleurs, dans notre paradis, dans les lointains du Transvaal. La naissance de Judith qui avait éclairé la vie de famille comme un beau soleil. La mort de Père comme un nuage passant rapidement devant ce soleil, nous étions enfin libéré de cette longue agonie.

En te voyant pleurer cachée dans ta chambre, secrètement je souhaitais honteux la mort de père. Cet homme magnifique, du temps de sa vigueur qui avait créé de ses mains la ferme où nous vivions.

L'horrible vide laissé par Hannes, ton préféré mort dans l'étable, le crâne défoncé par ce cheval que tu aimais tant. J'ai pris part à ta peine insondable, j'ai voyagé avec toi au fond de tes abîmes et je le crois toujours, la force de mon amour t'as permis de reprendre le goût à la vie.

Je t'ai admiré sans limite, lorsque tu laissais abattre cet animal magnifique, le tueur d'enfant. Lorsque tu gérais la ferme, les noirs, les gosses et que tu combattais pour nous donner l'aspect d'une vie normale, naturelle, dans ce beau pays qu'est notre Afrique du sud.

J'ai appris avec jouissance notre prédestination à la dominance, qu'ici dans le coeur de notre musique, une blanche vaut bien mille noires.

Sous ta main ferme, parfois trop ferme pour mon corps d'enfant, j'ai appris ma leçon.

Nous nous devons à notre patrie, ce pays que nous avons bâti au prix de la sueur et des peurs, au prix du sang, au prix des morts. J'ai vibré avec les nôtres dans les livres d'histoire pendant la guerre des Boers, haine de l'Anglais, ce commercial cynique, haine du nègre, ce sauvage inculte, incompatible avec la notion de progrès. Tu nous disais que nous nous devons de les traiter humainement, comme le bétail, nous devons éviter la brutalité sauf à des fins éducatives ou répressives. Je buvais tes mots...

Je me souviens de ce jour, peu de temps avant que je ne quitte la ferme pour le collège, où tu nous avais rassemblé dans la cour. Tu avais exigé que nous prenions le fouet pour punir ce nègre d'avoir volé des oeufs.

Mon coeur saignait au son de la chair meurtrie, mais je levais le bras sans relâche pour te plaire. Le soir, en entendant mes pleurs étouffés, tu étais entrée dans ma chambre. Tu sentais bon, tu avais pris ma tête sur ta poitrine et m'avais fredonner une chanson. Lorsque ma tristesse s'était perdue dans ton parfum, tu m'avais murmuré à l'oreille: "Tu seras bientôt un homme, c'est dur d'être un homme dans ce monde. C'est pourquoi je me devais de t'apprendre. Je ne l'ai pas fait par plaisir mon fils. Il fallait que tu mesures la position du maître, que tu goûtes de la sévérité et de la justice de la peine. Il nous faut lutter pour survivre, le moindre signe de faiblesse et c'est notre fin ..."

Puis tu m'avais embrassé. J'avais compris, Maman, pour la vie...

Je me souviens de cet appel téléphonique lorsque je t'annonçais mon intention de rentrer à l'école de police. Je me souviens de ton silence, chargé de la douleur de l'éloignement qui se prolonge. Je me souviens de ta voix chevrotante, lorsque résistant contre les pleurs, tu me disais ta fierté, ta fierté à la justesse de cette décision. Mon père également, avait été policier pendant un temps, mon grand-père qui avait fait carrière dans l'armée, notre sens du devoir et notre appréciation véritable du mot "servir". Nous avions raccroché et je t'imaginai touchée et pleurant sur l'absence ignoble d'un de tes enfants. Je pleurais sincèrement sur tes larmes.

Je t'aime Maman, sois en assurée...

Une carrière dans la police en ces temps sombres et douloureux qui accablent notre cher pays. Je cassais volontiers du nègre et du communiste pour sauver notre nation du chaos, jusqu'à ce 16 Juin l'hiver dernier, lorsque ma brigade reçut l'ordre de route: Soweto.

Les consignes de Jimmy Kruger de, je cite: "Rétablir l'ordre à tout prix et user de tous les moyens disponibles !"

Le ton de ces consignes, inhabituel je dois le dire, nous laissait appréhender une journée difficile... Les rumeurs de tireurs embusqués de l'ANC dans les townships... Cette nouvelle loi, supprimant l'anglais comme langue de cours pour imposer l'afrikaans qui jetait les enfants dans les rues. L'absence d'unités de police nègre... Nous nous taisions, lorsqu'avant l'aube, nous embarquions dans nos véhicules blindés...

C'est en silence que nous avons effectué ce voyage recroquevillés dans nos pensées, à cause du froid, à cause des menaces qui planaient.

C'est en silence également que nous prenions position. Seul le cliquetis de nos équipements métalliques annonçait bruyamment notre arrivée. Certains fumaient, d'autres figés dans un regard intérieur, paraissaient fondre lentement sous les rayons du soleil levant.

L'attente...

Nous étions exercés à cette attente, c'est plus de la moitié de la vie d'un policier. Pourtant, en ce 16 Juin, l'attente était insupportable. Le soleil s'élevant dans le ciel sans nuages, nous commencions à enregistrer les premiers mouvements dans le township.

Des écoliers en uniformes sortaient par des portes à peine entrouvertes. Ils se coulaient le long des constructions, se coulaient comme un fluide, sans un regard pour nous, sans un mot, presque sans un bruit...

Les rideaux s'entrouvraient, furtives images de visages sombres...

Nous pouvions presque respirer leur peur, cet outil qui nous va à merveille...

Avec le temps, la nervosité de nos hommes montait, elle devenait palpable.

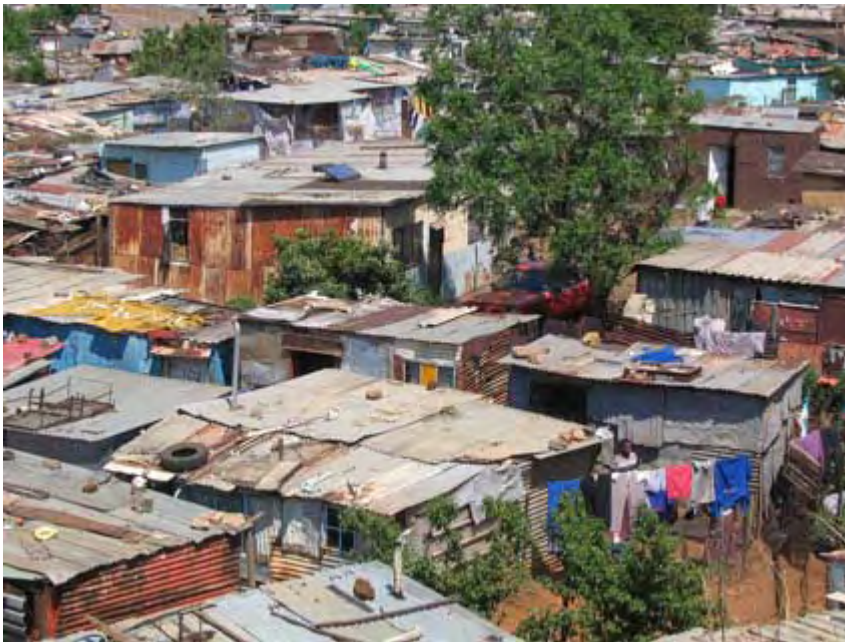
Les fouets sifflaient.

Les hommes vérifiaient leurs chargeurs et leurs armes luisaient comme si elles étaient avides de remplir leur mission.

Moi je pensais à notre ferme comme toujours pour ne pas succomber à la tension...

Les hommes se taisaient comme une équipe bien rodée qui ne fait que son travail.

Au loin, nous entendions maintenant des chants, ces beaux chants de nos nègres...



La puissance de ces chants augmentait vite, ce qui brisa notre silence.

Des ordres fusaient, ici et là... Je ressentais comme une libération de pouvoir enfin passer à l'action. Des blagues obscènes ou racistes résonnaient maintenant dans nos têtes, les hommes relâchaient la pression pour laisser la place au flux d'adrénaline à venir.

Puis, nous apercevions leur avant-garde. Des enfants...

Nos chiens devenaient fous.

Des centaines de gosses qui chantaient à pleins poumons.

Une marée humaine et noire qui avançait vers nous en courant, en dansant, en chantant...

Un ordre me tirait brutalement de cette fascination.

“Gaz lacrymogène - En avant !”

Je pensais: “Allons, les enfants, rentrez sinon vous allez pleurer...”

J'entendais: “En joue !”

Les manifestants stoppaient enfin hurlant des slogans anti-Apartheid.

Je pensais: “Là, ils vont avoir peur...”

Oui, de la peur se lisait sur leur visage, mais on lisait aussi de la détermination. Les aboiements des chiens devenaient hystériques, les maîtres-chien avaient grand-peine à les tenir.

Un sifflement strident, le haut parleur venait d'être allumé.

Une voix familière: “Cette manifestation est interdite ! Vous devez vous disperser immédiatement ! Il n'y aura pas de deuxième avertissement !”

Bientôt, comme un ballet vulgaire, ils allaient nous jeter des pierres...

Je ne suis pas sûr que les gosses aient entendu quoique ce soit dans le chaos régnant ce jour là.

Malgré la fraîcheur, la sueur me baignait...

Je n'étais plus moi, j'étais une machine, j'étais un de ces chiens dont il suffisait de lâcher la laisse.

Je n'avais pas entendu l'ordre de faire feu pour les gaz.

Je voyais les yeux et les bouches des enfants s'agrandissant et les projectiles fumant partir dans les airs. La scène se jouait au ralenti. Les premiers rangs commençaient à se tourner pour fuir, ce qui leur était impossible, la foule étant trop compacte...

J'entendais un claquement sec, comme une fleur mortelle s'ouvrant brusquement.

On avait tiré...

Alors, amidonné dans mon éducation, ton éducation, Maman, endurci par les années de services, anesthésié par mon arrogance, je tirais...

Chaque coup portait la mort, comme au stand de tir.

Moi, policier d'élite, tireur d'élite, je flinguais des gamins.

Sans sourciller, comme bien rodé.

Après avoir vidé mon premier chargeur, je passais au tir en rafale.

Je voyais les chairs exploser, les regards emplis de terreur ou sans expressions aucunes.

Je voyais, les pleurs, les grimaces de douleur, les yeux se fermant doucement...

J'étais le marionnettiste, fort comme le créateur...

Le reste étant sans importance, je te l'épargnerai. Tu as perdu ton fils Maman, ce 16 Juin à Soweto.

Notre grand pays à perdu un tueur, précis et travailleur. Ma femme à perdu un mari plein d'avenir, des galons jusque sous les yeux.

Mes enfants eux, ils ont gagné un vrai père et un grand nombre de frères et de soeurs.

Je t'explique:

Depuis ce jour, chaque nuit, je rêve...

Je les vois venir à moi, chacune de mes victimes, des enfants, des adolescents et même deux adultes dont je n'avais pas remarqué la mort. Ils sont là, ils ne disent rien, ils sont là et restent à me regarder. Pas même un regard vengeur, non, ils me regardent, c'est tout.

Je vois ce garçon, ce Hector Petersen qu'on voyait dans le journal, mort porté par son frère.

Hector... Comme mon chien...

Il avait treize ans, Maman, comme mon fils.

Après la fusillade, je voyais les mères pleurant leurs enfants, je voyais ma mère pleurant Hannes...

C'est là que j'ai compris, que j'ai réalisé, l'énormité de ce que j'avais accompli.

J'ai pris des somnifères pour lutter contre le rêve, cela n'agit qu'un moment.

Ils viennent...
Tous les soirs...
Me regardent, sans mot dire...
Je pleure, je crie, je m'excuse...
Rien n'y fait, ils viendront ce soir, ils viennent toujours...
Ils viendront demain également...
Plus jamais, je ne serais une machine car ils m'ont adopté, je suis leur père, je suis leur frère...

Je t'aime Maman, je ne t'en veux pas de m'avoir fait ce que je suis, toi aussi tu as grandi dans ce beau pays.
Je ne peux passer les fêtes avec toi, demain je rentre à l'hôpital où j'ai demandé un internement volontaire. Je n'en peux plus, Maman ...

Je t'aime, ton Jan.

FIN



Point final le 24 Octobre 2007

South West Township par Thierry Benquey est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France.



Image de couverture - EI C - 2005 - licence :



Image 1 Arria Belli 2007 - licence :



Image 2 Matt-80 2005 - licence :



Image 3 Babak Fakhmzadeh 2005 - licence :

